



théâtre

«Une Maison de poupée», une apocalypse conjugale au Théâtre de Carouge

Futur directrice du Théâtre des Osses à Fribourg, Anne Schwaller entraîne six excellents comédiens dans la pièce maîtresse d'Henrik Ibsen. Un spectacle aussi personnel qu'âpre, à l'affiche jusqu'au 14 mai, avant une tournée romande

2 mai 2023, Alexandre Demidoff

Un homme, une femme sur les planches de leur désamour. Les masques sont tombés. Les tourtereaux ont déguerpi. Face à face, les comédiens Marie Fontannaz et Julien George, superbes l'un et l'autre, déchirent la grande illusion d'une idylle. Lui, voudrait sauver le couple, au nom de leurs enfants, jure-t-il. Elle, veut vivre sa vie, rompre avec un époux qui n'est pas celui qu'elle croyait.

Elle, c'est Nora Helmer, l'héroïne d'Une Maison de poupée d'Henrik Ibsen. Lui, c'est son mari, Torvald. Au Théâtre de Carouge, cette explication a la pureté tragique de ce qui est irrémédiable. Elle est à l'image du spectacle de la Fribourgeoise Anne Schwaller, personnelle et âpre à la fois.

Comment monter cette Maison de poupée tellement explosive dans son propos en 1879? A l'époque, les béni-oui-oui de la morale s'indignent qu'Henrik Ibsen attaque ainsi l'institution matrimoniale, qu'il en épingle l'hypocrisie, qu'il érige en modèle l'échappée d'une épouse qui devrait se satisfaire de régner sur sa maisonnée.

N'est-ce pas la bonne vieille dramaturgie bourgeoise – l'homme échafaudant sa réussite à ciel ouvert, la femme cultivant son royaume à l'intérieur – que l'écrivain norvégien saborde? Un siècle et demi plus tard, les murs de cette Maison de poupée ont volé en éclats, en partie du moins. Mais le couple reste l'espace privilégié d'une fiction plus ou moins aliénante, cousue à quatre mains, chacun espérant qu'elle soit la plus sincère possible.

Kit d'un bonheur préfabriqué

La beauté libératrice d'Une Maison de poupée, c'est que Nora se révolte contre un scénario hégémonique pour passer de l'autre côté du décor. C'est ce cheminement vers l'apocalypse qu'Anne Schwaller, future directrice du Théâtre des Osses à Givisiez, saisit avec autant de subtilité que d'affection. Elle ne glose pas sur l'œuvre, elle la considère comme un jeu de forces dans lequel chaque protagoniste a sa chance.

Mais voilà que s'élève en ouverture la voix de la Callas – la Tosca de Puccini. Une somnambule traverse l'allée de ses rêves. C'est Marie Fontannaz dans la robe raisonnable d'une existence sans démons. Elle s'éveille dans son salon: autour d'elle, sur le plancher qui avance en éperon vers la salle, des meubles en bois clair, un cheval à bascule et un rocking-chair. Le kit d'un bonheur préfabriqué, dans la scénographie malicieuse des frères Frédéric et Samuel Guillaume.

C'est la cage d'un bel oiseau. Nora pépie. Torvald vient d'être promu à la banque. «Directeur, Mesdames et Messieurs, c'est ce qu'on appelle une situation, non?» Il rentre à l'instant d'ailleurs, aussi protecteur que suffisant. Elle se réjouit. C'est Noël. Elle pourra dépenser. Il s'offusque: «Tu es une vraie femme.» Ils roucoulent. Deux étourneaux qui ne devinent pas l'orage.

Le bruit et la fureur menacent pourtant. Nora a emprunté une grosse somme à un dénommé Krogstad, qui travaille à la banque, tiens, et qui a commis des faux par le passé. Elle s'est endettée pour financer la cure que la santé de Torvald exigeait, sans le lui dire. Il l'aurait su qu'il ne l'aurait jamais accepté, ce d'autant qu'il méprise Krogstad. Or voilà que le créancier menace de tout déballer, pis, de révéler que la jeune femme a imité la signature de son père défunt, en guise de garantie.

L'argent, la réputation, la peur du scandale. Ibsen connaît sa bourgeoisie. Et Anne Schwaller son métier. Si sa Maison de poupée touche, c'est d'abord parce qu'elle a su choisir et guider ses interprètes. Tous les rôles ont de l'étoffe, c'est-à-dire un froissé. Marie Druc dans la peau de Christine, l'amie ambiguë, est captivante en clair-obscur. Yves Jenny est un Krogstadt aussi encombrant en surface que désarmé de l'intérieur. Jean-Pierre Gos, lui, est un docteur Rank ensorcelant au crépuscule, au point qu'on en oublie qu'il est bien plus âgé que son personnage.

Nina Hagen en «guest star»

La maison se désosse ainsi, de craquèlements en éruptions. Voyez Véronique Mermoud – cofondatrice avec Gisèle Sallin du Théâtre des Osses – merveilleuse en gouvernante, celle qui tient la main des enfants de Nora. Voyez encore Marie Fontannaz dans cette séquence incendiaire: elle danse sur My Way – version Nina Hagen –, élégiaque d'abord, puis soudain dionysiaque. Enfin punk! Torvald suffoqué de lâcher alors: «Arrête, tu as oublié tout ce que je t'ai appris.»

Marie Fontannaz se déleste ainsi à vue du falbala des conventions, à mesure que la scène se dénude, que les murs lépreux – des projections des frères Guillaume – s'abolissent. Tout cascade vers cette embouchure: une femme lâche à la face de son mari que tout entre eux était tricherie. Nora épouse sa vérité. Investie par Anne Schwaller et sa bande, Une Maison de poupée est ce lieu où tout brûle pour que la vie ait sa chance.

Une Maison de poupée, Théâtre de Carouge, jusqu'au 14 mai, puis tournée romande.



Marie Fontannaz et Julien George se désaccordent superbement dans «La Maison de poupée» d'Henrik Ibsen.
— © CAROLE PARODI